

DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

AUX BORDS DU RHIN.

I.



LES pires conseillers, les plus méchants guides pour un touriste, sont assurément l'indifférence d'un esprit froid, la misanthropie et l'amertume d'un cœur désabusé de tout, même de la nature. Se mettre en route avec un parti pris de dénigrement et de critique, est un dessein qui ne peut prendre racine que dans une âme vulgaire, séduite par le médiocre avantage de sembler originale à tout prix. Je préfère encore l'artiste, le poète moins judicieux que passionné, qui, s'abandonnant à la fougue d'une admiration sans discernement, impatiente et fait sourire quelquefois, mais ne mutile et n'avilit jamais ses modèles.

Ce qui vaudrait mieux encore, c'est la vérité, c'est le juste sentiment de la grandeur, de la beauté des choses, régularisé en quelque sorte, et contenu par l'expérience, par la sagacité d'un voyageur ardent, mais sensé, et plus épris de la nature même ou des œuvres des hommes, que des vanités de l'hyperbole et des créations de sa plume.

Nous ne pensons pas que les objets sur lesquels s'exerce la pensée de l'artiste aient besoin, sortant des mains de Dieu, des embellissements de la prose ou des exagérations du style ; loin de là, au milieu des descriptions brillantes et recherchées, dans la savante peinture desquelles notre littérature tend de plus en plus à oublier le drame pour le tableau, l'homme pour le théâtre, j'ai constamment observé que ce genre d'études est susceptible d'intéresser sans le secours de l'étrange, de l'imprévu, et avec les plus simples éléments. Ainsi, les déceptions, si parfois elles atteignent un honnête voyageur de bonne foi, proviennent, à notre sens, des conteurs qu'il a écoutés, des récits qu'il a lus, des erreurs qu'il lui faut redresser, des prestiges dont il doit rabattre.

Il n'existe assurément aucune comparaison entre les rives poétiques du Rhin et les plaines de la Beauce, dont la monotonie est devenue proverbiale ; cependant, prenez la route de Chartres par un beau jour de juillet, contemplez du haut d'une diligence ou d'un moulin à vent, aux feux étincelants du soleil qui s'abaisse, l'or ondoyant des blés mûrs, que le vent agite et fait moutonner comme les flots d'une mer, vous serez saisi, au milieu de cet océan de vermeil, comme sur l'autre océan d'azur, de l'éclat de la lumière et du sentiment de l'immensité. Si l'on parcourait ainsi les bords du Rhin, sans préventions trop favorables, sans posséder en soi des peintures toutes faites et des admirations théoriques, l'on rencontrerait souvent de ces émotions soudaines et de ces élans spontanés ; mais les idées préconçues et les comparaisons que l'on a dans l'esprit font que l'on est souvent trompé dans son attente. L'on comptait sur un certain spectacle et l'on en trouve un autre.

Le Rhin, sur lequel la France a les yeux tournés avec regret, avec espoir, représente trois causes d'intérêt : les souvenirs historiques qui s'y rattachent et en font la poésie ; le caractère particulier du paysage et des sites ; enfin la question de nationalité que le congrès de Vienne a suspendue peut-être en croyant la résoudre. Ainsi, d'un côté, la nature, exposée aux fictions, aux arabesques de la légende ; de l'autre, les cités, les mœurs, les hommes, subordonnés, sous le crayon des observateurs, à toutes les illusions fortuites, à tous les mensonges intéressés que comporte une question politique.

Ces erreurs, les déceptions qu'elles entraînent, on les pressent en mettant le pied sur le territoire prussien, lorsqu'on aborde le Rhin par la Belgique : Aix-la-Chapelle, la ville de Charlemagne, le berceau des empereurs carlovingiens, Aix-la-Chapelle est étranger à nos mœurs et a oublié notre langue. En y pénétrant, l'on se sent brusquement plongé dans la vieille Allemagne. Tel est, au surplus, le caractère de la plupart de ces villes, qu'un patriotisme aveugle nous représente comme françaises par le cœur, par le souvenir, par les regrets : ce sont là de vaines chimères au moyen desquelles on consola longtemps notre gloire humiliée, et qui, d'ailleurs, présentent les chances d'une popularité facile : mais il faut l'avouer enfin, quelques détours que l'on prenne : ce qu'il y a de plus allemand dans toute l'Allemagne, ce sont les villes du Rhin. C'est là que sont épars les grands souvenirs de l'histoire, c'est là que se transmet le vieil esprit germanique dans toute sa ferveur : c'est à Hershheim, c'est à Manheim que Schiller passa une partie de sa jeunesse ; les marécages de Worms ont nourri le dragon des *Nibelung* ; Bonn a donné le jour à Bethoven ; Francfort à Goëthe ; Gernsheim vit naître Schaëffer, et Mayence Guttenberg ; c'est à Francfort qu'on élisait les empereurs, c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les couronnait ; Mayence et Cologne étaient régis par des électeurs puissants, qui étendaient la main sur les trônes de l'Allemagne ; c'est des bords du Rhin que s'élança Frédéric Barberousse ; c'est à Worms, enfin, que fut consacré Luther, c'est-à-dire la réforme religieuse et la littérature nationale ; toute leur histoire est là, et ils se souviennent. Ces cités que l'on veut croire françaises, sont en quelque sorte le berceau sacré de l'unité germanique.

De là vient l'intérêt qui s'empare du voyageur, lorsqu'il visite ces anciennes villes féodales ; les grands noms de Charlemagne, d'Othon, de Frédéric Barberousse, de Charles-Quint s'offrent sans cesse à sa pensée ; il se laisse entraîner à ces séductions de la poésie des anciens âges, que ne lui offriraient ni l'élégante et moderne capitale de la Bavière, qui attend l'illustration de ses artistes naissants, ni Vienne avec ces belles bâtisses neuves, entourées de jardins anglais, parsemées de kiosques ; ni Berlin, caprice d'un encyclopédiste couronné à qui Voltaire enseignait le bon goût. La nationalité allemande a le Rhin pour emblème.

Cependant, quand on en parcourt les rives, on est souvent dans la nécessité de recourir à l'imagination ; le temps, la guerre et le mauvais goût des badigeonneurs pires encore, ont fait plus de ruines ici qu'en aucun lieu : la coupole d'Aix-la-Chapelle où brillaient les fameuses colonnes de granit de l'impératrice Hélène, et que Léon III consacra, au milieu de trois cent soixante-cinq évêques, parmi lesquels il y en eut deux qui, suivant la légende, se soulevèrent de leurs tombeaux pour remplacer leurs confrères absents, cette coupole, qui vit s'asseoir tant d'empereurs sur le siège en marbre de Charlemagne, est dans un état de délabrement déplorable. Les vieux cintres byzantins ont été ridiculement affublés d'empâtements jansénistes, sur lesquels s'enroulent des